

(En marge du bicentenaire de la Révolution française,
et au coeur de nos réflexions didacticiennes)

LA VENDEE REVISITEE

Que va faire, avec les commémorations, le didacticien de l'histoire?
Est-ce là son *job*? un peu? beaucoup? passionnément? pas du tout?

Il peut s'y voir dans le rôle de l'expert-conseil, sollicité ou volontaire,
auprès des groupes et des institutions qui commémorent

Il peut s'y faire acteur, militant même, plein d'initiative, y être "comme
le poisson dans l'eau".

Il peut boudar au contraire: des rivaux prennent sa place, et ils le font si
mal ! et de façons si intéressées ! D'ailleurs, la commémoration, affective
et idéologique, n'est-elle pas l'antithèse de la froide raison historique?

Il peut encore - et cette position aurait ma préférence - y trouver un
observatoire, une occasion de réflexion, un terrain d'étude et d'analyse à
partir de ses questions spécifiques. Comment se présente, publiquement,
un "objet historique" si évidemment défini et significatif qu'on le
commémore? Comment les publications historiennes, qui se précipitent
dans la brèche médiatique ouverte par la commémoration, le renouvellent,
dans ce contexte qui n'est plus purement académique? comment les
publications moins exigeantes le façonnent? Comment s'organise,
s'orchestre ou se déchaîne une frénésie de consommation historique? Sur
quoi porte-t-elle réellement? Cette consommation, sous nos yeux, répond
à quels besoins, sert quelles fonctions? Comment re-travaille-t-elle la
connaissance historique acquise par chacun? Comment le contact de
l'actualité, pendant la commémoration, re-travaille-t-il aussi cette
connaissance, et peut-être même se met à remanier l'esprit de la
commémoration ? Celle-ci révèle-t-elle un décalage entre les enjeux, les
identifications et les intérêts du public d'aujourd'hui, et ceux d'hier qu'une
partie de la "classe politique" et de la "classe intellectuelle" exprime
encore?(1)

En France, le bicentenaire de la Révolution a déjà répandu un flot de
publications, qui dépasse les capacités de lecture les plus robustes. Il a
commencé d'égrener quelques prestations publiques - mais le plus
spectaculaire est encore à venir. Après sa cloture, on pourra peut-être en
tenter un bilan, une appréciation. Mais quand finira-t-il? il a déjà
commencé bien avant le 1 janvier 1989, et si "l'événement" célébré
déborde si manifestement l'année 1789, quand en arrêtera-t-on la
célébration? Dans les débats idéologiques franco-français, la question "la
Révolution est-elle terminée?" a pris, comme question même, un gros *coup
de vieux*. Mais la question "le bicentenaire est-il terminé?" pourra rester
posée.

Je ferai ici tout autre chose qu'un examen si prématuré de la commémoration. Je garderai l'attache avec le thème de la Révolution, en rompant cependant avec la perspective commémorative, mais en allant au cœur de nos curiosités de didacticiens de l'histoire. Je dirai comment un historien, Jean-Clément Martin, vient de revisiter la Vendée d'une façon particulièrement suggestive.

On a déjà raconté souvent la guerre de Vendée, et J.CI. Martin a su le faire à son tour, dans un livre de vulgarisation pour adolescents, en format de poche (2). C'est une première forme d'écriture de l'histoire, que nous connaissons bien. Ecrivant pour le grand public, l'auteur prend, comme il vient, un sujet très prévisible, déjà défini et classé par l'école et par la culture générale. Les éclairages nouveaux viendront progressivement, au fil du texte ou des documents. Selon le procédé classique des manuels scolaires et de beaucoup de livres pour la jeunesse, la collection où ce livre est publié propose un texte continu, qui est un récit ordonné, et de nombreuses illustrations accompagnées d'autres textes propres à chacune, que la typographie et la mise en pages distinguent clairement, et qui donnent des informations ou des réflexions plus spécifiques. Tout enseignant, tout vulgarisateur sait l'intérêt qu'il y a à jouer de ces deux registres ensemble (D'ailleurs, les romanciers eux-mêmes alternent l'intrigue historico-fictionnelle et les passages descriptifs/informatifs, ce que fait précisément Victor Hugo, sur le sujet, dans *Quatre-vingt treize* - sauf que leur "stratégie pédagogique" est de couler les deux registres dans le fil du même récit, au lieu de rendre très visible leur disjonction). Le récit de J.CI. Martin est simple, précis, clairement organisé, rangeant adéquatement les personnages et les gens, leurs sentiments, les événements et leurs enchaînements, les enjeux, les problèmes... jusqu'en 1800. Et puisque le parti choisi est celui de l'histoire-récit, l'auteur, en son professeur d'histoire, commence par une contextualisation préalable: une présentation vive de la France des années 89-93.

On a tenté souvent, aussi, d'expliquer la guerre de Vendée, dès son époque, et jusqu'aux élaborations récentes de l'histoire savante, économique, sociale, culturelle... Les résultats ne sont guère satisfaisants. J.CI. Martin (3) sait faire l'appréciation synthétique de toutes ces visions, et pratiquer les méthodologies et les problématiques du métier d'historien. Mais sa novation n'est pas d'avoir apporté une autre problématique encore ou des matériaux nouveaux, elle est d'avoir froidement subverti la question de départ. Dire "la guerre de Vendée commence en mars 1793", voilà un énoncé apparemment anodin, mais c'est une fausse évidence. En mars 93, il n'y a pas là d'acteurs conscients d'entamer une guerre, mais seulement des révoltes juxtaposées et ponctuelles comme en bien d'autres lieux de France. Et "Vendée" n'est que le nom d'une rivière et, depuis 1790, celui d'un département, mais il n'y a rien qui ait, sous ce nom ou sous un autre,



la consistance humaine et territoriale de ce qui sera la "Vendée militaire" (bien plus large que le département, et qui l'intègre plus ou moins) - et pourtant la "Vendée" va bientôt faire figure de conservatoire de l'Ancien Régime! Ce n'est pas la Vendée qui entre en guerre, ce sont des révoltes qui accouchent peu après d'une région et d'une guerre. Comment et pourquoi?

En mars 93, les soulèvements ruraux contre la levée de 300.000 soldats décrétée par la Convention ne sont pas rares - pas plus que les effervescences sociales, depuis 89, ne sont propres à cette région de l'ouest. L'originalité, ici, c'est que le 19 mars, les troupes révolutionnaires chargées de réprimer les oppositions subissent une défaite fortuite, imprévisible, mal explicable. Or le gouvernement affronte des difficultés intérieures et des menaces extérieures très fortes. Dans cette conjoncture qui exacerbe le radicalisme révolutionnaire, la levée des troupes n'est pas seulement une nécessité militaire, mais un test politique dirimant. La recherche des contre-révolutionnaires devient à la fois obsessionnelle et constitutive de la pratique politique. Vu de Paris, l'échec du 19 mars est une manifestation du complot général tramé sur tous les fronts, et son lieu devient l'incarnation de la contre-révolution, désignée à la nation sous le nom de Vendée. Comme la débandade républicaine y a fait le vide, ce terrain donne aux refus, avec un répit, des conditions réelles pour se conforter, s'organiser, s'exprimer plus consciemment. La création conceptuelle et fantasmatique des gouvernants va se faire chair. Les faits, "investis de cet excès de sens qui s'appelle Vendée", apportent peu à peu, après coup, la preuve du mythe qui les a fait naître. Au dedans et au dehors, les acteurs vivent désormais sur la scène nationale le rôle grandiose que la plantation du décor est venue leur donner. Ainsi l'historien peut-il, voir naître une région, là où il n'y avait qu'un agrégat de gens répartis selon d'autres configurations, et voir naître une guerre... par l'aval.

Chercher, en amont, les raisons de la guerre de Vendée, raisons proches (1789-93) ou plus lointaines, dans l'ordre économique, social ou culturel, ou les signes d'une vieille fidélité de cette terre au roi, à Dieu ou à la noblesse ...est alors une entreprise déplacée. Les raisons ne sont pas absentes, et les signalements des acteurs, avec leurs antécédents, sont utiles à connaître. Mais à condition d'en juger dans les situations successives de la guerre, dans la logique et les enjeux de choc, et dans l'enchaînement des événements : c'est là que ces données sont efficaces. J.CI. Martin ne se satisfait pas de noter que le mythe, l'obsession, l'interprétation ont pris parfois la place des faits: c'est leur possibilité et leurs effets bien réels qui l'intéressent, et il observe comment la réalité qu'ils fondent devient habitée. Sept ans de luttes, de répressions et de pratiques féroces, de remaniements constants de la figure de chaque camp,

brassent ensemble les idéologies et les réalités, l'imaginaire et le social. En 1800, le bilan est double: la guerre se clot, la région est définitivement façonnée. La guerre fut en 1793 une levée spontanée face à des mesures politiques, religieuses et sociales, et devint contre-révolutionnaire par le jugement et la volonté des révolutionnaires. Mais, si elle a gardé mêmes lieux, même langage et mêmes pratiques combattantes, elle a changé au fil des ans et des renouvellements de l'histoire nationale. En 1799, la guerre est la décision d'une élite contre-révolutionnaire, et ne mobilise pas les ruraux. La défaite achève l'insurrection. L'identité de la région, à l'inverse, est bien installée. Fantasma révolutionnaire parisien en 1793, la Vendée a pris consistance dans les luttes et les massacres; les pacifications approximatives ont continué de souder entre eux les gens naguère disparates et mis à la même enseigne. L'appartenance vendéenne est déclarée désormais par les Vendéens eux-mêmes, comme elle est reconnue par le reste du pays. La Vendée n'a plus de réalité militaire ni d'identité politique, mais elle en a le souvenir, elle a un passé commun, un territoire, et le signalement donné par une démarche politique.

L'étude de J.C.I. Martin apporte un matériau de choix à nos réflexions d'historiens et de didacticiens - sur l'écriture de l'histoire, sur ses usages, sur ses intelligibilités...- parce qu'il rend particulièrement *visibles* (par la grâce du sujet et de l'auteur) des questions permanentes. Celle de "l'objet historique" par exemple, avec les initiatives qu'il faut prendre ou reprendre pour sa délimitation temporelle, spatiale, sociale, sémantique... faute de pouvoir simplement rapporter les choses "comme elles se sont passées" : l'objet "guerre de Vendée" se trouve ici drastiquement ramené à 1793-99, avec même des figures changeantes, arraché à toute préparation et à toute "essence" vendéenne préalable; ses données sensibles le localisent très vivement, mais ses données mentales et conceptuelles l'élargissent impérativement au cadre national et à l'être politique de la Révolution. La question de la genèse et de la consistance des entités sociales. Celle de l'événement: ce qui se glisse entre les faits plus ou moins "bruts" (mais, déjà, perçus) et l'événement répertorié qui les interprète - répertorié jadis, par les acteurs, ou par leurs partenaires, ou ensuite, par les héritiers, ou par les historiens. Celle des liens que nous pouvons nouer, pour rendre l'histoire intelligible, entre les "structures" et les "événements", avec l'observation "d'événements fondateurs", et notre double travail de configuration narrative et de configuration structurelle quand nous écrivons l'histoire. Celle de la prégnance des représentations et des dénominations, efficaces dans le jeu social.

Notamment, la vie sociale marche au passé représenté. Née de rien, par une guerre douloureuse, la Vendée joue pendant deux siècles un rôle bien

typé. Elle cultive son souvenir et son image (rurale, archaïque, catholique, conservatrice) et le reste de la France les lui confirme. L'approche du bicentenaire a fait encore rejouer cette mobilisation de la Vendée dans le ressassement des noms et des faits des années 1790 et dans la stéréotypie pro- ou antirévolutionnaire. Comme s'il y avait des régions spécialisées dans la mémoire ! Un autre livre de J.CI. Martin suit la Vendée de ce point de vue, jusqu'à nos jours (4). De nouveau, il ne satisfait pas de constater cette mémoire ou d'en dire le contenu "Sous les images et les idées toutes faites depuis les deux cents ans que la guerre franco-française se poursuit autour de l'épisode révolutionnaire, nous avons voulu tresser l'écheveau d'un récit historique pour expliquer comment la région est passée de la situation des années 1800 à celle des années 1980 et rendre compte des conditions de la transmission du souvenir et de la création d'une région originale."(p.8) L'auteur a donc recherché, au fil toujours renouvelé de l'histoire française des XIXème et XXème s., comment l'enchaînement des conflits nationaux a prolongé l'originalité vendéenne née sous la Révolution. Son champ d'observation est vaste : historiens et mémorialistes, sermons et vitraux d'église, élections et conflits politiques, fronts guerriers extérieurs et bric à brac touristique, babioles et anecdotes...Et il est diversifié dans le temps, la Vendée du souvenir étant faite de réinterprétations successives, déterminées par les querelles françaises, - et non d'un patrimoine menacé par l'érosion. Mémoire -effet, mémoire- signe, mais aussi mémoire-facteur: elle marque ses traces dans les évolutions économiques, sociales et religieuses. En somme, sur 200 pages, une relecture de l'histoire de la Vendée et de l'histoire de France, avec le fil directeur du symbolique et du mémoriel. On citera seulement quelques réflexions ramassées par l'auteur en conclusion.

"Rancœurs et philosophie, famille et politique, religion et habitude, préjugés et culture fabriquent l'histoire, et, semblablement, nous façonnent tous dissemblables, autour des distinctions imaginaires - mais si réelles - de nos pays, de nos régions, de nos hameaux !"...

"La Vendée propose ainsi une espèce de contre-histoire de France. Non seulement elle se situe en opposition à la progression d'un pays s'arrachant à un ancien régime politique, religieux et rural pour devenir un état républicain, laïc et urbain, mais elle assure qu'à chaque époque son souvenir a gardé une pertinence influant sur l'évolution nationale, et, enfin, elle atteste l'impossibilité de réinventer, à chaque génération, des valeurs et des significations, et rappelle que, à côté de l'idéal du contrat social à promouvoir, il faut, aussi, savoir gérer un patrimoine de valeurs - hérité ou attribué"...

" Entre le temps court de la vie politique, le temps moyen des apprentissages religieux ou sociaux et le temps long de la transmission des faits, du maintien des attitudes, de la persistance des engagements,

il ne semblait pouvoir s'établir que des rapports de cause à effets. L'écriture de l'histoire du souvenir a montré que les éléments stables de la mémoire et de la société n'ont été dégagés et mis en oeuvre que lentement, et dans un désordre déterminé par l'effet provocateur des événements. Il n'y a pas plus de déterminisme social que de choix aléatoires, mais des réactions aux faits, aux engagements, aux personnalités, dans le champ des possibles ouvert par les structures précédentes." (p.227-8)

(1) cf les remarques de Mona OZOUF, "Peut-on commémorer la Révolution française?", *Le Débat*, 26, septembre 1983, p.161-172, repris dans *L'école de la France*, Paris, Gallimard, 1985

(2) Jean-Clément MARTIN, *Blancs et Bleus dans la Vendée déchirée*, Paris, Gallimard, coll. Découvertes, 1987, 192 p., poche

(3) id, *La Vendée et la France*, Paris, Seuil, 1987, 408 p.

(4) id, *La Vendée de la mémoire (1800-1980)*, Paris, Seuil, 1989, 303 p.

Henri Moniot